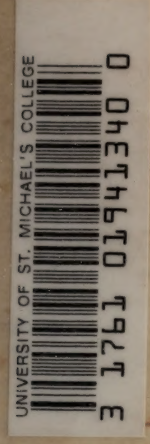


C.-Francis CAILLARD

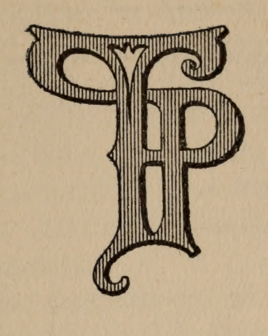
Les Sagesses

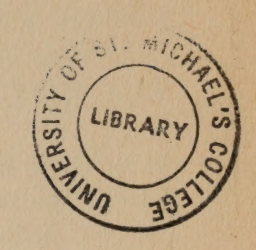


Bibliothèque du *Temps Présent*
Librairie H. Falque
Paris, 86, rue Bonaparte.

C.-Francis CAILLARD

Les Sagesses





PARIS

BIBLIOTHÈQUE DU *TEMPS PRÉSENT*

LIBRAIRIE

H. FALQUE

86, rue Bonaparte, 86

Il a été tiré de ce volume

7 EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHINE

4 EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON

numérotés à la presse

AVERTISSEMENT POUR LE LECTEUR

Voici donc un petit volume où rien n'a la prétention d'être grand : cela pour le critique mal indulgent qui ne manquera pas de dire avec une nuance de mépris : « Ce ne sont que de petits vers. » Petits ils sont en effet. Petits je les ai voulus. Petits ils doivent être à mon sens, l'uniformité de leur rythme réduit n'étant pas la traduction d'un systématisme puéril ni d'une singularité recherchée, mais le résultat d'une conception sincère d'expressions déterminées à atteindre.

Pour l'expliquer il me faut dire ici un peu la genèse de ces menues compositions. Un de ces jours de violents maux de tête où il m'est impossible de rien lire ni écrire, non plus que de monter ou descendre une pente, j'errais dans le jardin au plan étroit, suivant régulièrement par un va-et-vient continuel les quatre allées qui s'y croisent.

Dans l'impossibilité de penser où je me trouvais, une seule image demeurait : le rythme carré de ce jardin ; et elle m'obséda bientôt exclusivement, impérieusement. Je commençai de murmurer :

Le vieux jardin est un carré,
En quatre morceaux séparé
Par une croix.....

La composition était lente, pénible. Ce n'était pas cet envol de lyrisme que j'avais pu connaître à d'autres moments, mais une lutte tenace, tenaillante et minutieuse avec une exactitude mot par mot. Je comprenais que le résultat traduisait l'effort et la gêne, mais je ne laissai point de continuer, me rendant compte que cette forme un peu dure au rythme plat, et comme carré aussi, était elle-même ici artistiquement VRAIE.

Le morceau passa dans LES VIVANTES. Quoique noyé dans l'ensemble d'un volume tout entier de rythme très différent, il fut remarqué et cité par tous les critiques qui daignèrent alors parcourir ces premiers poèmes d'un inconnu.

A quelque temps de là je retrouvai une photographie de la vieille maison autrefois attenante au jardin et aujourd'hui disparue. Au gré de ma pensée j'ébauchai quelques vers de mélancolique regret. Soudain je m'aperçus que, sans y prendre garde, je composais ce morceau dans le même mode, — strophes de six vers de huit pieds à rimes plates —, que *Le Jardin de la Vieille Fille*.

Cette nouvelle pièce : *La Maison Vide*, parut à la REVUE IDÉALISTE, alors dans tout son succès, disparue depuis. Elle y fut particulièrement remarquée. Si heureux que j'en pus être alors, je ne me méprenais pas sur la valeur de ces deux morceaux ni sur les conditions nécessaires à leur composition. Par la spécialité voulue et mesurée de leur forme ils demandaient la spécialité d'un état d'âme très déterminé et d'un objet spécialisé pour les produire.

Toutefois, étant revenu au vieux pays, coin natal étroit avec ses petitesses et ses grandeurs, plusieurs sujets me

sollicitèrent à la fois pour être traités comme le jardin vieillot et la maison ancienne. Cela donna lieu à la série qui parut en octobre 1908 dans la *Revue du Temps Présent.*

Cette série fut citée un peu partout. M. Charles-Henry Hirsch dans le *Mercure de France* reproduisit presque entièrement *La Calèche de Tante Inès* et l'accompagna de ce commentaire :

« Je trouve, assemblés sous ce titre : *Vieilleries*, des poèmes de M. C.-Francis Caillard, qui ne sont point sans mérite. C'est d'un art méticuleux qui tient à celui de Tristan Corbière, si l'on veut, ou procède peut-être de Coppée et de M. Francis Jammes, sans rien du mysticisme direct de celui-ci, ni de la supérieure ironie du poète des *Amours Jaunes*, mais qui révèle une sensibilité très fine. Je voudrais vous citer *in extenso* cette pièce (*La Calèche de Tante Inès*) dont vous ne lirez ici que certaines strophes, etc... »

A propos du *Jardin de la Vieille Fille*, M. Auguste Dorchain avait parlé de Theuriet, M. Charles Dornier de Sully-Prudhomme. M. Charles-Henry Hirsch parlait de Francis Jammes, de Coppée et de Tristan Corbière. La diversité des poètes mis en avant comme exemples de comparaison me dispensait de l'inquiétude de ressembler trop à aucun d'entre eux, et me permettait d'espérer que ces courts morceaux, dans leurs prétentions réduites, avaient, proportionnellement sans doute, mais de manière assez accusée, leur personnalité.

D'autres semblables, depuis longtemps ébauchés, se parachevèrent, dont au début je ne faisais que pressentir, sans les comprendre exactement moi-même, les qualités

originales ; ce qui implique du moins combien peu systématique était leur composition.

Une autre série se complétait, la dernière. Je l'adressai au *Mercure de France*. Elle n'y fut pas acceptée. M. Paul Léautaud me fit une réponse très curieuse, qui, mieux que toutes les approbations, m'éclaira sur l'exactitude artistique de ce que j'avais écrit. Je savais l'impartialité du *Mercure de France* et de sa rédaction en général. J'appréciais en particulier l'esprit critique et le jugement — sympathique aux poètes — de celui qui me répondait. Je ne me crus pas orgueilleux de me dire qu'il n'avait pas compris mon intention modeste mais définie, et qu'en ami de la poésie supérieure il avait été dérouté par ces huit pieds inexorables, et y avait cherché des choses qui en effet ne s'y trouvaient point, parce que j'avais avec soin évité de les y mettre.

Les observations de cette réponse pouvaient se résumer en deux points :

1° Exiguïté de l'inspiration ;

2° Monotonie de son identité.

Je trouvais ces observations parfaitement justes. Pa d'envol, pas de ce quelque chose qui est l'inspiration poétique proprement dite. Pas de mouvement. Une sorte de stagnance perpétuelle d'une régularité à peu près sans réveil.

Je revis le vieux jardin type, la vieille maison, la vieille voiture, la vieille église, la vieille femme assise au bord du cimetière. Je pensai : « Les observations de M. Paul Léautaud sont justes, mais c'est précisément parce qu'elles sont justes, que ce sur quoi elles portent est l'expression d'autant plus fidèle, d'autant plus exacte de la vérité. Gestes

exigus, aucun envol, monotonie toujours égale,... si j'ai donné cette impression, c'est donc que j'ai atteint mon but : je l'ai faite vraie et vécue, cette âme survivante et figée d'autrefois, en toutes ses manifestations les plus secrètement nuancées.

Je pensai donc à grouper en un Tout ces nuances et ces notes. J'y vis un ensemble qui ne pouvait ressembler à rien d'autre de ce que j'avais écrit auparavant ni de ce que j'écrirais plus tard. Il fallait le publier à part, sans promiscuité d'alexandrins ni de poèmes d'autre sorte, dont le rapprochement eût nui aux uns et aux autres d'une façon égale et réciproque : ceux-ci faisant paraître ceux-là emphatiques, ceux-là écrasant ceux-ci jusqu'à les faire paraître mesquins et pauvres. Il ne faut pas essayer de rapprocher ce qui n'a aucun rapport. C'est pour prévenir ce malentendu que j'ai écrit cet avertissement. Ce n'est pas m'enorgueillir de ces pages, sur la valeur desquelles je ne m'illusionne point, que de préciser la limite de leurs prétentions, pour que, les parcourant après en avoir parcouru d'autres d'un plus grand souffle, on ne les accuse pas de n'avoir pas tenu ce à quoi elles n'auront jamais eu la fatuité de prétendre.

Et cet exposé simple de la façon dont fut écrit ce livre ne sera pas jugé comme un cabotinage d'auteur, si l'on veut bien considérer que j'ai pris soin d'avouer par avance au lecteur, en toute liberté d'esprit, les critiques qui ont pu être faites et qui le pourront être encore à la particularité de ces poèmes.

Ai-je atteint en eux *particulièrement* un but *particulier?*

Seront-ils quelque chose d'un peu à part dans la littérature courante autant que dans mon œuvre ? C'est la question qu'en toute simplicité je pose à qui voudra bien lire, et réfléchir avant de juger.

C.-Francis Caillard.

Les Cours de Béruges,
11 Juillet 1909.

NOTE I (sur deux morceaux déjà parus dans *Les Vivantes*).

Le lecteur ne sera pas surpris de retrouver ici *Le Jardin de la Vieille Fille* et *Le Vieux de la Terre,* qui ont déjà paru dans mon premier recueil : *Les Vivantes.* Si je les ai réimprimés dans celui-ci, ce n'est pas dans le but mesquin de grossir un livre qu'au contraire je n'ai pas voulu faire gros. Mais j'ai pensé que, autant ces deux morceaux étaient peu en rapport avec l'ensemble de mon premier volume, autant ils sont au contraire en harmonie nécessaire — je dirai presque « indispensable » — avec l'ensemble de celui-ci. Ils manqueraient, semble-t-il, à la série, à la collection, et le fait de les remettre en leur place légitime ne veut pas dire que je les prenne plus que les autres pour des chefs-d'œuvre, mais seulement que je tiens à les voir aider ainsi, pour leur petite part, à compléter l'ensemble que j'ai rêvé.

NOTE II

Ayant relu les bonnes feuilles de ce livre, je crois devoir y ajouter seulement un mot encore. Je ne voudrais pas que l'on se méprît sur le genre d'ironie qui transperce sous ces croquis. Cette ironie, je tiens à le dire de tout cœur, reste presque toute sympathique au sujet sur qui elle se joue, et c'est pourquoi j'ai intitulé ces pages *Les Sagesses*. Au fond de tous ces gestes maniaques un peu vieillots, j'aperçois pourtant en effet les grandes et suprêmes leçons. Elles y ont cela de plus grand qu'elles y sont moins grandiloquentes. Elles s'y expriment comme d'indulgents sourires sur les visages des vieux parents. Elles y vivent secrètes, latentes en quelque sorte, mais encore inatteintes. Au rebours des voix éraillées de la grande ville moderne, elles sont plus fortes et plus vraies de se traduire moins violemment. J'ai essayé de même de les faire transparaître, toutes en simplicité émue au fond, mais sans jamais rompre le rythme de leurs traductions réelles et extérieures. Les deux satires qui les complètent à la fin serviront à les mieux faire comprendre, constituant, après ces figures anciennes, deux physionomies de grimaces modernes. Des unes on peut bien sourire sans s'empêcher de les aimer ; des dernières il faut bien sourire, mais de mépris et de pitié.

C.-F.



LIMINAIRE

Parfois, comme celui qui, s'étant mis debout
Sans réfléchir combien sur lui la poutre est basse,
Fut heurté par le bois ou griffé par le clou
Et désormais ne veut qu'être humble, et se ramasse :

Ramassé sous le choc des heures malchanceuses,
Le cœur se plie en des rêves peu compliqués.

André Corthis (Gemmes et Moires :
Les Brodeuses).

Ainsi la douce vieillerie
Dans les âmes endolories
Se promène en cher souvenir,
Émue et frêle à définir
Parmi les caresses falotes
De sa main d'ombre qui tremblote.

Le cœur, pour un temps trop brisé,
N'ose plus rêver du baiser
A pleine chair et dont on saigne :
Pour un temps, timide il se baigne
Dans l'atmosphère bon et rangé
Où trottine, à pas tout léger,

Comme souris de boiserie,
La calme et grise vieillerie.

LES CHOSES SAGES,

à qui le lecteur pardonnera
pour ce qu'elles sont vieilles,
à moins qu'il ne les en aime davantage
pour cela même.

LA CALÈCHE DE TANTE INÈS

La calèche est dans la remise
Où le père Louis l'avait mise,
Car nul n'y toucha plus depuis...
Elle y rêve à son cher Jadis
Où, pour le moins chaque dimanche,
On allait sur la route blanche.

Lors son cahin-caha très doux,
Se rythmant sur les derniers coups
Que le vieux chantre carillonne,
Portait Dame Inès et sa bonne
Depuis leur maison jusqu'au bourg
D'un train lent comme le Saint-Jour.

Dans son dodelinant voyage,
On la saluait au passage,
Avec un sourire d'ami
Pour le vieux cocher endormi,
Et l'on attendait son approche
Pour cesser de tirer la cloche.

On l'arrêtait près du portail,
Où siégeaient, en grand attirail
De toilette et de commérage,
Femmes et filles du village,
Puis, derrière madame Inès,
Les gens rentraient pour l'*Asperges*.

Louis dételait la jument grise,
Et le long du mur de l'église
Rangeait l'équipage, tandis
Qu'ayant parlé du Paradis
Le bon curé priait en chaire
Pour ceux qui sont au cimetière.

Et la messe durait longtemps,
Toujours faite des mêmes chants...
Avec les tilleuls de la place
Et le cercle des maisons basses,
La calèche écoutait les sons
De longs Versets aux lents Répons.

Elle se sentait presque une âme
Sainte comme la vieille dame
— A qui le Paradis est dû —
A force d'avoir entendu,
En ouaille chrétienne accomplie,
Les Messes, Vêpres et Complies.

Madame Inès est morte... Et puis
Louis et sa femme sont partis.
La calèche est dans la remise
Où son vieux cocher l'avait mise,
Comme la sagesse d'antan
Qui sous les tombes nous attend.

LA PAIX AU VILLAGE

Pour René Bazin, de l'Académie Française.

Sur un rocher, dans le feuillage
Tout seul, un tout petit village.
L'étroit chemin, qui durement
Se raccroche à l'escarpement
De la colline, entre deux files
De maisons basses se faufile.

Il grimpe ; et puis, bien haut monté,
Redescend de l'autre côté,
Cependant qu'au tournant, assise
Somnolente, une église grise
Déverse sur les bons passants
L'odeur d'eau bénite et d'encens.

Passants rares... Tout est tranquille :
On est loin — si loin ! — de la ville.
Seule l'ombre du vieux clocher
Erre sur le tertre écorché,
Sur le sol blanc et l'herbe verte
De la place nue et déserte.

L'aubergiste cabaretier
— Aussi coiffeur et cordonnier —
Arbore une multiple enseigne :
Entre le peigne et les empeignes,
Sous un rameau de pin séché,
Le plat à barbe est accroché.

Parfois du préau de l'école
Montent des cris de bande folle,
Cependant qu'au loin fait ronron
Le grand soufflet du forgeron,
Et que le fer battu qui fume
Tinte un angelus sur l'enclume.

Au bord du champ des décédés
Des petits enfants jouent au dés ;
Sur une tombe, en l'herbe assise,
Une vieille fait des *reprises*,
Et, comme un flot lent sans frissons,
L'ombre monte aux murs des maisons...

Et c'est là, sans sotte tristesse,
La figure de la sagesse :
Citadin qui passes par là,
Loin de rire du calme plat
Du petit village sans vie,
Apprends à lui porter envie.

Comprends qu'ils sont les Sages vrais
Ceux nés et morts dans cette paix
D'incuriosité première,
Et reprends le chemin d'ornières
Qui ramène au repos d'ici :

— Là tu seras un Sage aussi.

LA NOUVELLE ÉGLISE

Ayant construit l'église blanche,
On abattit aussi les branches
Qui, le soir au soleil couchant,
Le long du vitrail se penchant,
Faisaient l'ancienne nef trop sombre
Du profil mouvant de leur ombre.

L'église neuve est maintenant
Bien claire, avec son vitrail grand
D'où croule une blanche lumière ;
L'église est grande, neuve et claire...
— Malheur à qui ne sait prier
Qu'en la pénombre d'un pilier. —

Dans cette clarté, le dimanche,
Comme éclatent les coiffes blanches,
Et les lampes dont l'or reluit !
Et sur le ciment font grand bruit
Les sabots gagnant la sortie
Ou bien cheminant vers l'Hostie.

Les vieux ne sont peut-être plus
Dans leurs cadres : bancs vermoulus
Et pierres grises... Mais, coquette
La « Jeunesse » point ne regrette
Les humbles choses de jadis,
Voûtes basses et murs moisis.

Seul le vieux chantre ira vous dire
Que tout est donc de mal en pire.
Ce qu'il regrette, ce n'est pas
L'écho plus assourdi des pas
Dans la douce atmosphère humide,
Mais l'harmonium neuf l'intimide !

Dans l'ancienne église, sa voix
Était encor jeune autrefois :
Aujourd'hui, cruelle surprise,
Il est vieux dans la jeune église...
Il chevrote, ayant un peu peur
Haut perché tout seul dans le chœur,

Il croit les bancs — plus larges — vides,
Et les saints lui semblent livides,
Et rageur il en veut, têtu,
Au curé, d'avoir abattu
Pour faire encor sa nef plus blanche
Derrière le vitrail ces branches !

Ah ! c'est qu'avant, lorsqu'il levait
Les yeux aux vitraux du chevet
Ombré de branches et de lierre,
Il aimait rêver d'un Saint Pierre
Gardien de quelque ombreux jardin...

— Le Rêve est bon qui reste humain !

LE JARDIN DE LA VIEILLE FILLE

Pour Jean Rameau.

Le vieux jardin est un carré,
En quatre morceaux séparé
Par une croix de deux allées
Pleines d'herbes, jamais sarclées,
Et couvertes par les arceaux
De vieilles vignes en berceaux.

Le vieux jardin, quoique sévère,
Contient trois ou quatre parterres :
De pieds de violettes, puis
De sombres bordures de buis,
Des jacinthes, des giroflées,
Des pissenlits dans les allées...

Le vieux jardin, ainsi coupé,
Pour tout le reste est occupé
Par de rigides plates-bandes.
Quelques amandiers sans amandes,
Point de ce qu'on nomme massifs,
Taillés en tourelles deux ifs,

C'est le vieux jardin monotone
De symétrie, où ne détonne
Rien, pas même quatre cyprès
Plantés aux quatre coins, exprès
Pour faire ressortir encore
Ce rythme droit qui le décore !

. . . .

Le vieux jardin exhale ainsi
Un relent de bonheur ranci :
Tout triste ainsi qu'un cimetière,
Malgré les fleurs de ses parterres,
On dirait un cœur malheureux,
Qui, de tout temps, eût été vieux !

Dans le vieux jardin se promène
Une ombre, avec la robe à traîne
D'autrefois… une ombre en grand deuil…
Paraissant sortir du cercueil,
Ou, pour le moins, prête à s'y mettre :
Du vieux jardin, c'est l'âme et l'Être.

Oui, c'est un cœur mort à vingt ans
D'un chagrin d'amour de printemps,
Qui, par les très vieilles allées
De ses douleurs inconsolées,
Muette et noyée en le noir,
Erre loin du monde sans voir…

Le vieux jardin resta le même
Qu'au jour du mot lointain « Je t'aime »,
Autant que la robe a gardé
Sa traîne et son teint démodé,
Depuis qu'en sa langueur profonde
Dort, figé, ce coin d'Ancien-Monde...

LA MAISON VIDE

Pour Charles Chabault.

C'est une très vieille maison,
Modeste, basse, toute en long,
Simple demeure solitaire
Attenante au morceau de terre
Que le pauvre oncle trépassé
En s'en allant avait laissé.

C'est une maison recouverte
De vigne vierge — rouge ou verte,
Changeante suivant la saison, —
C'est une très vieille maison
Aux murs crépis, épais, humides,
Avec des lézardes pour rides.

Et je vois, dans le vieux salon,
Toujours en deux sur son bâton,
La grand'tante, en coiffure noire
Sur cheveux blancs et front d'ivoire,
Grand'tante ne faisant de bruits,
Que ses petits pas de souris;

Puis — vieux domestiques fidèles —
« Père François » et « mère Adèle » ;
Enfin « la Trinquette » au pis blond ;
Voilà tout le train de maison,
Avec la berline pensive
Et la vieille jument poussive.

Il ne vient jamais d'étranger.
Avec les fruits dans le verger,
Le petit clos sans trop de peine
Suffit à la faim quotidienne,
Et le lait, le beurre y sont frais
Et purs, comme la bonne paix.

. . . .

Je la revois en souvenance
Cette vieille maison d'enfance,
Où l'hiver, par les très grands froids,
On tremblait près du feu parfois.
Maintenant qu'on l'a remplacée,
La neuve est-elle moins glacée ?

Plus de fumée au mauvais temps
Dans les chambres, par les grands vents.
Plus de vieux murs moisis, humides.
Mais les maisons neuves sont vides...
Mystère étrange d'au-delà,
L'Ombre du Passé n'est plus là !

On est bien : les pièces spacieuses,
Hautes, claires, y sont joyeuses,
Avec une égale tiédeur.

— Dis, que manque-t-il là, mon cœur ?

— Il manque, imprégnée à la pierre,
L'âme vive du Temps naguère...

LA PLACE SAINTE-RADEGONDE

A l'ombre de ses deux tours rondes,
La place Sainte-Radegonde
Offre ses pavés cahotants,
Et, tout à l'entour, de tous temps
Les portes noires solennelles
Des pensionnats de demoiselles.

Et l'herbe, entre les pavés, croît
Humide, au pied du grand mur froid
Du chevet de l'église ancienne,
Dont l'horloge secoue à peine
Avec effort, à coups tremblants,
La lente paresse du Temps.

Le parfum frais du sanctuaire
Baigne la paix des vieilles pierres
Et des très muettes maisons
Qu'éveillent, en toutes saisons,
Quand le premier office sonne,
Les élèves en rangs de nonnes.

Dans la nuit du porche abrité,
Se tient, avec humilité,
Un doux étalage de cierges
Plus blancs que le teint de la Vierge,
Mais pas plus blancs que les rideaux
Des fenêtres à grands carreaux :

A l'heure brune, de la rue
On voit, ombre noire apparue
Derrière ces rideaux sans pli,
La forme de quelqu'un qui lit :
Dans la chambre où meurt la lumière,
C'est quelque abbé sur son bréviaire.

C'est alors que les portails noirs
S'entr'ouvrent. Comme tous les soirs,
Ombres sages dans le gris terne
Sortent les élèves externes,
Traînant derrière leurs talons
Les bonnes portant les cartons.

Le calme est tel, que si l'on sonne
Au presbytère, il n'est personne
Qui, dans les maisons d'alentour,
Ne se lève bien vite, pour...
Aller par la fenêtre basse
Quérir le nom de qui trépasse.

Simple curiosité d'ailleurs :
L'habitude émousse nos peurs,
Et puis quoi ? La mort ? — Une porte...
. . . .
La place a la paix d'une morte,
— En vérité je vous le dis, —
D'une morte au Saint Paradis.

LE PARLOIR GRIS

Dans le parloir peu décoré
Est un brillant parquet ciré,
Sur quoi tient, en rond, l'entourage
Des chaises de paille — bien sages.
Une glace à cadre doré :
Le parloir est peu décoré.

Mais il a la saveur ancienne
Des *Demoiselles*, qui le tiennent
Depuis le temps..., depuis le temps
Que riaient là nos grands-mamans.
— Elles étaient alors petites...
Le Temps méchant passe donc vite! —

Là, l'on marche à pas tout petits.
Les portes sont peintes en gris
Et l'on y parle à voix pointue
Donnant l'impression têtue
Qu'aussi, sous les panneaux moisis,
Sont des nez pointus de souris.

Et le jour qui filtre est lui-même
Gris, à travers les rideaux crème
Toujours raides et frais blanchis ;
Le jour est aussi gris-souris
Que cheveux faux et cœurs austères
Des *Demoiselles* très sévères.

Mais il est, ce parloir étroit,
Le dernier, le suprême endroit
Où la Province jeune et fière
S'instruit des *anciennes manières*.
Passent les générations...

Restent les vieilles pensions.

JOUR SUR SEMAINE

La promenade est symétrique :
Là, le kiosque de la musique;
Une statue à l'air penché;
Une église avec son clocher;
A l'autre bout une mairie
Dont la blancheur au soleil crie.

Des marronniers d'Inde s'en vont
En fidèle procession,
Et leur feuillage, dans les glaces
Des boutiques, se mire en face.
Suivant les trottoirs, des ruisseaux.
Au bord : les kiosques à journaux.

Huit heures. — Noires, trottinantes
Passent ces dames très ferventes
Allant au sacrifice saint
Sur semaine chaque matin.
En sortant, pour leurs médisances,
Vont au bureau... de bienfaisance.

Neuf heures. — Nobles étrangers
Qui descendent d'un train d'Angers.
Dix heures. — Messieurs gens d'affaires
Allant chez monsieur leur notaire.
Onze heures. — Messieurs professeurs
Du collège. Elèves flâneurs...

La place reste symétrique
Obstinément : kiosque à musique ;
Statue à l'air toujours penché ;
Même église sous son clocher ;
A l'autre bout même mairie,
Même pierre blanche qui crie.

Les marronniers toujours s'en vont
En fidèle procession,
Et leur feuillage, dans les glaces
Complaisamment, se mire en face ;
Plus d'eau dans les petits ruisseaux.
Toujours les kiosques à journaux.

Midi. — Messieurs fonctionnaires
Sortent lassés de ne rien faire.
Apéritif au « Radical ».
Complot : Le péril clérical.
Heure du déjeuner. La place
Déserte. Personne ne passe.

Les marronniers seuls toujours vont
En fidèle procession,
Leur forme reflétée en face
Par la complaisance des glaces.
La vendeuse au bord des ruisseaux
Déjeune en son kiosque à journaux.

Une heure. — Sans penser à mal
Ce sont messieurs du tribunal :
Petits potins à pas tranquille
Sans efforts ; digestion facile.
Trois trottins dressant le museau.
Commis. Clers d'avoués. Un vieux beau.

Deux heures. — Rentrée à l'audience :
Repos. Chiens errants en vacances.
Cafés vides. Dames très bien
Sur leurs portes ne faisant rien.
Rentiers fatigués, mal ingambes,
Sur les bancs, canne entre les jambes.

Quatre heures. — Animation :
Sortent les punis de prison,
Et les greffiers, présidents, juges ;
De fonctionnaires déluge !
Apéritif au « Radical »
Complot : Le péril clérical !

Dames en visite en toilette.
Monsieur ganté : salut, courbette,
Chemin ensemble... Les rideaux
Des fenêtres ont des sursauts :
Sur la vertu des jeunes belles
Veillent les vieilles demoiselles.

Six heures. — Clercs d'avoués. Vieux beau.
Trois trottins baissant le museau.
Cafés pleins. On ferme l'église.
Et l'apéritif s'éternise...
Rentrée au foyer, à regret,
Pour ouïr les *gosses* pleurer.

Dernier repos : calme biblique
A l'entour du kiosque à musique.
Et la statue à l'air penché,
Et l'église et son long clocher,
Montent blanches formes qui prient.
Dans le soir s'éteint la mairie.

Les marronniers d'Inde s'en vont,
Immuable procession,
Et leur feuillage lourd, en face,
Se meurt par degré dans les glaces.

Quelques feuilles dans les ruisseaux.

Fermés les kiosques à journaux.

LE COUVENT DES DAMES BLANCHES

J'allais chercher le soir, souvent,
Ma petite sœur au couvent.
J'entrais par la porte entr'ouverte
Dans la maison comme déserte.
J'entrais très inquiet du bruit
De mes petits pas dans la nuit.

J'attendais longtemps, sans colère,
Le retour de la sœur tourière.
Soudain s'ouvrait un rideau blanc :
« Qui demandez-vous, mon enfant? »
J'aimais ce son de voix fluette,
Je voyais juste des lunettes,

Et timide je répondais :
« Madame Zyte, je voudrais
Ma petite sœur Marie-Louise. »
Lors, sans plus de bruit qu'une brise,
Disparaissait, par son couloir,
La dame blanche dans le noir.

Dans le parloir sur une chaise
Je restais ému, mal à l'aise
Tout seul, dans l'ombre ayant très peur !
Et j'entendais battre mon cœur
Plus vite et fort que, dans la loge
De la sœur tourière, l'horloge.

Comme un rayon dans un étang,
Au mur, flottait l'ivoire blanc,
Au-dessus d'un François d'Assise,
D'un Christ de pâleur imprécise
Qui semblait un lys du jardin
Ou bien le spectre d'une main.

Et je m'inventais à moi-même,
Pour peupler ce silence blême,
De beaux contes naïfs d'antan,
Ou je me disais sagement
Les gestes des amours pudiques
Et des courages héroïques.

L'ombre sentait le linge frais,
Le parfum des âmes en paix,
L'empois des cornettes plissées,
Amoureusement repassées,
Tout cela si proche et vivant
Pour ma conscience d'enfant.

Venait ma sœur. — Nous sortions vite.
Je l'aimais d'être aussi petite...
Elle m'annonçait sa leçon,
Les choses de sa pension :
Je l'entends encore en mémoire —

C'étaient de petites histoires...

LA CLOCHE DU COLLÈGE

Au fond du petit coin natal,
Le collège municipal
Avec toujours la même cloche
Sonnant aux mêmes heures, proche
Et douce au cœur, comme la voix
D'une femme aimée autrefois.

Quel que soit celui qui la sonne,
Les mêmes heures monotones
S'accrochent à ses mêmes sons,
Heures de sévères leçons
Tristes et lourdes à l'enfance
Mais douces à nos souvenances.

Je l'écoute quand je reviens
Près d'elle, et puis je me retiens
De sangloter, de ce qu'elle ose
Tant me rappeler d'humbles choses !
Mais j'ai peur de l'entendre au soir :
Heure où l'on faisait son devoir...

Elle dit les choses sacrées,
La classe nue et délabrée,
Le geste du vieux professeur
Dont personne n'avait plus peur
Puisqu'il avait été naguères
Professeur de tous nos grands-pères.

Puis elle dit le principal
Gros, paternel et doctoral,
Qui, le samedi, dans les classes
Passait pour nous donner les places,
Renforçant, de citations
Latines, les punitions.

Elle dit la rentrée inquiète,
Avec les angoisses secrètes
Epiant le maître nouveau,
Les chiffres blancs sur le tableau,
Les bons et les mauvais élèves :
Les vieux murs et les jeunes rêves.

C'étaient les petits encriers
De poche, avec les amitiés
Éternelles, les Nobles Causes
— Romantiques comme les roses —
Et tant de belles déraisons
Stoïques sous les yeux des pions.

Le soir, retour lent par les rues :
L'idée amoureuse apparue
Sous quelque forme de seize ans.

La cloche chante tout ce temps
D'émotion fragile, et comme...

Un tendre enfant fit un pauvre homme !

LEURS GENS TOUT SIMPLEMENT,

jeunes et vieux, et de différentes façons,
gens avisés ou sots
suivant l'opinion du lecteur.

LES ENFANTS AU SALON

Dans le salon aux poutres basses,
Les vieilles dames jamais lasses
Jouent aux cartes jalousement.
Au piano tapote un enfant.
Une jeune fille, appuyée
Sur son coude, rêve ennuyée.

La lampe baigne d'un halo
Les dames, le clavier vieillot,
Les anciennes tapisseries
Et leurs bergers et les prairies,
Et le noyer clair du bahut
Maigre d'en haut et bas-ventru.

Au-dessus de la porte ronde
S'empoussière une mappemonde.
Le jeune cousin campagnard
Entre : pesant et peu bavard
Il s'approche de sa cousine
Sans que son regard s'illumine.

Il s'assied auprès du piano,
Interceptant le blond halo
Qui traînait sur les touches blanches.
L'enfant s'ensommeille et se penche
Vers la jeune fille au front vieux
Qui porte la paix dans les yeux.

Les vieilles dames jamais lasses
Jouent en marmottant à voix basse.
Les souris dans le faux grenier
Trottent le long d'un madrier.
Sur les genoux d'une des vieilles
Le chat rond fait la sourde oreille.

L'autre dame aux faux cheveux gris
Dit : « Il n'entend pas les souris ! »
On écoute... et le bruit s'arrête.
L'enfant laisse tomber sa tête.
Chacun, d'un visage béat,
Se rit de l'enfant et du chat !

Mais qui donc se rira des vieilles
Faisant la bonne sourde oreille
Aux bruits du monde palpitant ?
— Heureux les Simples et l'Enfant,
Et paix, loin des luttes humaines,
Aux âmes fortes d'être saines...

LA VEILLÉE AU BERCEAU

Le feu soupire à petits coups
Et rythme un murmure très doux ;
Au-dessus de l'abat-jour sombre
Monte, en fin profil sur fond d'ombre,
Le verre de lampe qui luit
Comme un fuseau d'or dans la nuit.

Le brasier, roux comme une gorge,
Luit en reflets de sucre d'orge.
Entre deux rondins noirs encor,
Telle une voile dans un port,
Une flammette blanche flotte.
L'eau qui bout faiblement sifflote.

Ils sont là, la mère et l'enfant,
Lui jasant, elle tricotant.
Les doigts frêles des mains gentilles
Jouent entre l'éclair des aiguilles,
Lorsqu'inquiet l'enfant se dit
Que c'est le temps d'aller au lit.

C'est l'heure du marchand de sable.
L'enfant s'est caché sous la table,
Pour, — encore un peu, — s'amuser
Avec la boule à repriser :
Il pense : « Mère, avec son bas,
M'oublie, et ne m'entendra pas. »

Mais le marchand de sable passe,
Cruel pour les paupières lasses,
Et, plutôt qu'aller se coucher,
L'enfant s'endort ainsi, caché...
Maman comprend, pose sa laine,
Prend au cou l'enfant et l'emmène.

Elle emporte la lampe aussi.
Autour du foyer s'épaissit
Et se resserre l'ombre tendre.
L'eau qui bout crache sur la cendre.
Le bois se consume et se fend.
Sur la table l'ouvrage attend...

— Un chant murmuré de prières...
Mais l'enfant dort bien... C'est la mère
Qui dit pour lui. Puis un bruit doux
De baisers lents à petits coups,
Et dans la pièce où l'ombre danse
S'épand le limpide silence.

Des tisons croulent par moments.
Et l'eau s'évapore, et le temps
Passe, et le malheureux ouvrage
Attend l'ouvrière peu sage...
Que fait la mère ce pendant?
. . . .
— Rien, que... voir dormir *son* enfant.

LES DAMES AU PARC

Ici, sous l'ombre séculaire,
C'est le rond-poind noir des Grand'Mères.
Là, dans le cadre très « jadis »
Les modernes jouent au tennis,
Où l'envol léger des dentelles
Étoffe les tailles trop frêles.

Comme en un tableau du Poussin,
Évolue, au fond du dessin,
Dans le vallonnement herbu,
Près du grêle chevreau barbu,
Le chévrier ému de voir
Filles en blanc, dames en noir.

Il regarde les jeunes femmes
Charmantes à damner son âme !
Et les belles rient du berger
Au regard sur elles figé…
Derrière le face-à-main, veille
La vaine prudence des vieilles.

Les balles qui viennent et vont
D'un bout à l'autre d'un seul bond,
Les balles blanches messagères,
Comme des oiselles légères,
Disent aux raquettes des mots
Que n'entendent pas les Échos.

Les filles ont la grâce exquise
De leurs Mères-Grands les Marquises,
Et les nobles grand'mères ont
La fidèle adoration,
Dans leurs fines petites filles,
Des profils de Grande Famille.

Et le filet et les ormeaux
Évoquent le Temps des *pipeaux*...
Et le *flirt* des lèvres coquettes
Le Temps où l'on *contait fleurette*,
Et les chemins verts d'alentour
Le regretté Temps... de l'Amour.

Ainsi mieux s'accuse et s'atteste
L'ancien près du moderne geste,
Mieux les rêves qui ne sont plus
Près des rêves nouveaux venus,
Tant qu'aussi lumière et jeunesse
Auprès de l'ombre des vieillesses...

LA PETITE MAITRESSE DE MUSIQUE

Elle est menue et si fragile !
La tuberculose infantile
Emporta ses frères jadis.
Autour d'elle un parfum d'anis
Flotte… Elle a des leçons en ville
Pour gagner son pain inutile.

Ses jours font un puéril chemin
Vide, étroit, sans haut lendemain :
Seule elle habite avec sa mère,
Dans le vieux quartier Saint-Hilaire
Groupé, comme frileux, autour
De l'église, en l'ombre des tours.

Son salon n'a qu'une fenêtre :
Le soleil jamais n'y pénètre,
Et lorsqu'elle est à son piano
Jouant, ou triste sans un mot
Sur le clavier blanc accoudée,
Elle est belle comme une Idée.

Le premier Dimanche du mois
Elle accompagne aussi les voix
Du chœur des *Enfants de Marie*,
Qui chante un peu moins qu'il ne crie,
Et sous ses doigts l'harmonium geint
Aussi vieilli que leur refrain.

Elle a des minceurs de pur cierge,
Et son front l'ovale des vierges
Émergeant des grands vitraux roux
Sertis de plomb noir et d'or doux
— Fleurs d'ombres mystiques, aux sens
Alanguis de parfum d'encens. —

Car elle a vu le monde veule
Et sait qu'elle y doit rester seule,
Étant sans biens et sans beauté.
Sa raison a tout accepté,
Mais quelquefois son âme pleure
Sur le vide intime des heures...

Oui : sa vie est le salon bas
Où le soleil n'entrera pas.
D'autres sont amantes ou mères !
Parfois elle pleure derrière
La fenêtre... — Quelqu'un : des pas ?
— Vite, il faut rire, n'est-ce pas ?

Il faut faire faire des gammes,
Mais elle songe à d'autres femmes
Qui font travailler *leurs* enfants.
Une angoisse oppresse ses flancs.
Dehors la moindre herbe s'enivre
Du soleil d'amour qui fait vivre !

On lui joue un *nocturne en si*
De Chopin triste et seul aussi...
Triste et doux comme une prière.
Ah ! Qui donc, autre que sa mère,
Lui dira ce mot de l'amant ?
L'entendre ! Une fois seulement !

L'entendre et puis mourir docile.
— Mais non : elle se sait fragile
Comme un pauvre petit hochet
Qu'un homme n'oserait toucher ! —
Dans le quartier mort quelques cloches
Se répondent de proche en proche.

Les vieilles mystiques maisons
Dans leurs murs bas ont des frissons.
— Six heures — Départ de l'élève.
L'angélus effeuille des rêves...

Le cœur vide reporte à Dieu
L'Inassouvi du songe bleu.

CELUI QUI SAIT LES CHOSES

Menton rasé bleu, lèvres fines;
Regard gris couleur de *chaline*[1];
Sourcils, cheveux, favoris : blancs
Comme aubépine de printemps;
Front saillant sur tête carrée;
Figure fermée et madrée.

1. Terme poitevin pour exprimer le mauvais temps brumeux.

C'est le *conjureur*, médecin
Plus que ceux qui, — pour meilleur gain
Disent les langues très hardies —,
Nous font « durer » nos maladies.
Le moindre geste de sa main
Jette les sorts sur son chemin.

Torse court, taille droite : un mètre ;
Chapeau comme un chapeau de prêtre ;
Blouse large, étroit pantalon ;
Les mains sur un maigre bâton
Taillé de merisier sauvage
Qui sent bon, dur et sec par l'âge.

Avec les hibous, les corbeaux,
Les vieux chênes et les tombeaux,
Il est « celui qui sait les choses »
Et leurs remèdes et leurs causes !
— Les choses ? — Celles de *là-bas*,
Celles dont il faut parler bas.

Il habite un peu hors village
Seul. Il ne fait pas de voyages.
Sa maison est sur le chemin
Qu'on dit « le chemin des Romains ».
Il le prend parfois le dimanche,
Il s'en va, retroussant ses manches,

Prend les vipères au rocher,
S'en revient les faire sécher,
Et puis sur lui ferme sa porte,
Et ne fait aucun bruit, en sorte
Que nul, hormis son chien, ne sait
Pour ses remèdes ce qu'il fait.

Il guérit les bêtes malades
Comme les gens. Si, par bravade,
Quelqu'un le raille, il ne dit rien :
Il n'en parle qu'à son bon chien.
— Mais il peut donner *à distance*
Le mal qu'il lui plaît pour vengeance.

On l'aime autant qu'on on a peur,
Car il rit des peines de cœur,
Mais il en a pitié : lui-même
Pleure parfois, et devient blême
Tremblant à des mots qu'on ne sait
Pour des souvenances qu'il tait.

... Ils disent qu'il vendit la femme
Qu'il aimait au démon infâme
Pour ses secrets. Mais maintenant,
Peut-être qu'il va se disant
Qu'Elle était pour son cœur *minable*
Plus douce que les Mots du Diable.

Car, s'ils ne peuvent le guérir
De la Femme qu'il fit mourir,
A quoi bon?... Elle l'avait sans doute
Trompé, comme les autres, toutes !
C'est pour cela qu'il ne dit rien,
Ou ne le dit qu'à son vieux chien.

Lui, pauvre bête, a des yeux d'ange.
— C'en est peut-être un, que dérange
Le Bon Dieu, pour veiller le vieux,
Et lui parler avec ses yeux
Le soir, quand ils sont seuls sans honte,
Et que l'un à l'autre raconte...

Quoique monsieur le médecin
Le dise fou, n'empêche point,
— Qu'on en raisonne ou qu'on en glose —,
Qu'il est celui qui sait les choses
Toutes !
— Pourtant, quand il mourra,
Hors son chien, qui le veillera?

— Taisons-nous : le voilà qui passe.
Bon Jésus, si lui faites grâce,
Du Diable qui s'enragera
Tous ses secrets il vous dira.
Mais prenons garde : au nom du Père,
Du Fils, du Saint-Esprit. Prière...

LEURS GESTES,

et ce qui s'ensuivit d'après l'auteur,
par conséquence ou imagination.

EN PARLANT DE L'EMPIRE

Quelqu'un chante dans le salon
Une vieille... vieille chanson,
Où l'on parle d'une Marquise,
Une vieille chanson exquise,
Troublante comme le parfum
D'un billet doux d'amour défunt.

Et chaque bonne vieille dame
Alternativement se pâme,
Tandis que, dans le soir gris-bleu
Lentement, tout s'efface un peu
Avec la mélodique phrase
Et les soupirs de douce extase.

C'est un vieil hôtel du Faubourg.
Chaque lampe a son abat-jour :
On allume... et le ton orange
Aux reflets citron se mélange,
Ranimant de fards surannés
Les visages aux teints fanés.

Et la conversation basse
Tombe... et, pour un instant, fait place
Aux demi-sourires figés...
— Frou-frous de satins dérangés.
Quelqu'un se lève et se retire —,
Et l'on reparle de l'Empire.

— Pour eux, ce temps d'anciens amours,
« L'Empire ! l'Empire ! » toujours ! —
Cependant que, fleurs égarées,
Des jeunes filles effarées,
Pastels frêles et sans gaîté,
Discrètes, leur servent le thé.

Au mur, profils de chiens de chasse.
Portraits de Ducs sentant la Race !
Et puis vieux meubles reluisants
Sous les reflets agonisants
Dont la lampe, en fidèle amie,
Caresse leur forme endormie...

Galamment, vers Elle penché,
Il dit : « N'est-ce pas le péché
Que respirent toutes ces choses ?
Péché d'antan, comme les roses
De l'abat-jour, ou du dessin
Dont s'habille le clavecin ? »

Elle, sans répondre, fidèle,
Tendrement aussi se rappelle...

. . . .

Mais, — vieille hélas ! — elle a cru voir
Se dessiner vers le boudoir,
Formes pâles sur velours sombre,
Les bras étroits d'un Christ dans l'Ombre.

LE LOT DE LA CHARMILLE

Là-bas, contre le vieux mur triste,
L'ancienne charmille subsiste
Seule, au milieu des temps nouveaux :
On a rasé tout, les arceaux,
Les ifs, les cyprès et les treilles,
Depuis le départ de *la Vieille*.

Sur l'ordre de son héritier,
On a vendu tout : c'est pitié !
Moi qui ne la connaissais guère,
Je songe au jardin de naguère,
Où d'un bel ordre compassé,
Intact, survivait le Passé.

Et voici le *banc de verdure*...
Ah ! l'intime douceur si pure,
Et l'ombre exquise pour s'aimer,
Pour, aux fleurs simples, parfumer
Un rêve tendre sans alarmes,
Un rêve à l'ombre des vieux charmes.

Le père Hilaire qui me suit
S'arrête, et, tout ému, me dit :
« Vous voyez, c'est là qu'elle est morte.
On n'eût point voulu qu'elle sorte,
Mais toujours Elle prétextait
Que son petit chat l'appelait.

C'était un petit chat sauvage.
Elle allait, malgré son grand âge,
Chaque soir lui porter du lait :
Il la connaissait et venait.
Et sous la charmille avec lui
Elle restait jusqu'à la nuit.

Beaucoup la croyaient insensée,
Et, *seul*, je savais sa pensée !
— Il y a longtemps de cela
Elle avait fait un Rêve : là
Près d'un autre... sous la charmille.
Lui partit. Elle resta fille.

— Pourquoi la quitta-t-il ? — Le vieux
A des larmes au bord des yeux :
« C'est qu'Il n'était pas de *son monde!* »

Sa joue alors de pleurs s'inonde,
Il ajoute : « Oui. C'était un soir
Là ! — Jeune, on aime sans savoir ! »

Quoique comprenant, je hasarde :
« Que devint-il ? » Il me regarde,
Dit : « Je restai garçon aussi ! »

. . . .

Depuis, au village on m'apprit
Qu'il avait, de la vieille fille,
Acquis le « lot de la charmille »...

LE FAUTEUIL DE MONSEIGNEUR

I. *Dans l'ombre.*

Rectangle, que coupent en trois
Autres rectangles plus étroits
Deux rangs de bons fauteuils en ligne,
Corrects, immuables et dignes.
Porte et fenêtre en vis-à-vis.
Cheminée en faux marbre gris.

Pénombre humide où rien ne bouge.
Fauteuils acajou, velours rouge.
Papiers pâlis et blancs rideaux.
Portraits pourpres de cardinaux.
Le tapis aux teintes fanées
Carré devant la cheminée.

Pendule à sujet historique,
Dorée, et, telle une relique
Mise sous verre. Deux bouquets
Des deux côtés, secs, étriqués :
Comme l'autel, la cheminée
Par la même main fut ornée.

II. *Le geste.*

Au jour de confirmation,
Dès l'aube, on ouvre le salon
Où Monseigneur viendra se mettre
Un peu dans un fauteuil, peut-être
Après vêpres, quelques instants,
Pour causer du malheur des Temps.

Et le presbytère est en joie.
C'est la servante qui rudoie
Le calme Monsieur le Curé.
Tout sera-t-il bien préparé ?
Le village suit et s'agite
Pour la seigneuriale visite.

Il vient. C'est un vieux à l'œil bon.
On le fait entrer au salon
Qui s'illumine jusqu'aux vitres
Des reflets de crosse ou de mitre,
Comme le cœur de l'indigent
Près de qui passe un peu d'argent.

A l'église son geste est terne
Et son éloquence paterne,
Mais l'éclair de sa bague brille
Au fond de l'orgueil des familles
Dont, ce soir en des gestes lents,
Il signa les petits enfants.

. . . .

III. *Le Signe.*

Tous fermeront demain peut-être,
Comme du salon, les fenêtres
De leur âme en qui de nouveau
Il fera noir comme au Tombeau.
Pourtant le souvenir y reste
Vivant, du plus médiocre geste.

De tout le hameau, c'est ici,
Dans ce fauteuil-là, qu'Il s'assit.
L'ombre peut dans la pièce close
Faire mourir le sens des choses.
Seul, tel un signe au fond d'un cœur,
Là : « le fauteuil de Monseigneur ».

LE VIEUX DE LA TERRE

Pour André Corthis.

Or le vieux bonhomme, trop vieux,
Faiblissant à toucher les bœufs,
A traîner dans les terres grasses
Ses pauvres vieilles jambes lasses,
Le vieux bonhomme abandonna
La métairie et s'en alla...

Puis il manquait là sa défunte :
Celles qu'à gages on emprunte
Le volaient toutes à leur gré
Pendant qu'il trimait au guéret,
Ne faisaient ouvrage qui vaille
Que soigner leur jupe et leur taille.

Le vieux bonhomme abandonna
La métairie, et s'en alla
Quêter en vain de porte en porte
Chez les fils au nom de la morte...
— Tous avaient oublié l'argent
Des noces et du régiment.

Il dut alors, de guerre lasse,
Se gager. — Faisant la grimace,
Un fermier prit le pauvre vieux
Pour garder ses troupeaux de bœufs.
Des mois il traîna solitaire,
Désemparé... loin de *sa terre*,

Puis, n'en pouvant plus, s'en alla
Un jour qu'en lui plus fort parla
L'obsession qui vous point l'être !
Il partit, sans rien dire au maître,
Sur les routes mornes qui vont
Vers un point bleu de l'horizon...

Ce point — toujours plus loin... qu'im-
C'était où reposait la morte, [porte ! —
Et, côte à côte, son passé,
Ses souvenirs, le tout tassé
Dans ce petit coin de naguère
Qu'il appelait encor : *sa terre*...

Pourtant de la route sans fin
Il s'épuisait, lorsqu'un matin,
Tout à coup, là, dans la prairie,
Il retrouva sa métairie
Fraîche, jeune, blanche de chaux,
Avec des airs de renouveaux !

Ce fut pour lui le coup suprême
De qui trouve celle qu'il aime
Heureuse au bras d'un autre... Alors
Muet, sur place, il tomba mort.

. . . .

Près la défunte, au cimetière,
On rendit le vieux à *sa terre*.

MOIS DE MARIE

Dans le plat silence ânonnés
Huit coups de huit heures sonnés
Au clocheton des dames grises...
Puis huit coups tombés de l'église,
Faisant écho sur le canal
A l'horloge de l'hôpital.

On ferme les portes cochères
Du percepteur et du notaire.
Un chat miaule sur un toit.
Le petit faubourg se tient coi,
Respectant le sommeil antique
Du quartier aristocratique.

Lors, se rendant au chapelet,
Rasant les murs à pas frôlé
Avec sa bonne très fidèle
S'en va la vieille demoiselle
Qui craint le chat noir à l'œil vert :
— Hier soir on prêcha sur l'Enfer! —

Lors, pour ses amours clandestines,
Ne craignant plus l'œil des voisines
Guetteur derrière les rideaux,
— Parce que les volets sont clos ! —
Le bon bourgeois dans l'ombre drue
S'en va vers les petites rues.

Pour le cas d'assassins venus,
De quelques pays inconnus,
Il a son revolver en poche
Cependant qu'il songe aux reproches
Qu'en lui fera, demain matin,
L'honnête homme au vieux libertin !

Mais le libertin se rassure
Sur son existence future,
Comptant, pour payer ses péchés,
Sur ceux qui, pas encor couchés,
Prient, parmi la petite ville,
Prient pour le pécheur indocile !

. . . .

Trottant menu comme souris,
Retour des vieilles au logis
Sous le bec de gaz qui clignote,
Moins poltronnes et moins falotes
En leur naïf rêve immortel :

— Ce soir on leur parla du Ciel ! —

DEUX SATIRES — PAS PLUS —

qui s'excusent
de n'être point plus nombreuses
ni plus méchantes.

LE MONDE EN CADENCE

On joue une valse languide,
Vague comme les âmes vides
Qui peuplent ce salon mouvant.
Le cadre ondule sous le vent
Des sonorités sensuelles,
Et le flot des femmes trop belles.

Les écharpes aux tons pâlis
De gazes molles à longs plis
Voilent, par pudeur ingénue,
Les dessins tièdes des chairs nues ;
Les corps en un rythme affolé
Se désirent à se frôler.

Dans le coin pâle, mi-couchée,
La vierge rose s'est cachée.
... Et tous deux abaissent leurs fronts...
Les bras sont trop maigres et longs,
Mais les yeux ont des grandeurs tendres
Et les lèvres semblent se tendre.

Ils n'ont pas dit tout cependant :
Le mot meilleur reste au dedans
Et leurs doigts voudraient se le dire !
Et les mères ont des sourires
Rythmiques, et frais repassés
Autant que les plastrons glacés.

. . . .

On joue une musique molle,
Où s'énervent les âmes folles
De grands rêves inachevés !
D'autres dansent les bras levés
Tendus vers quelque envol céleste,
Qu'ébauche la grâce du geste.

Et bien peu sans doute ont surpris
Les douloureux signes écrits
Dans leurs tournoiements eurythmiques.
Aux sons d'incolores musiques,
Ils sentent, sans se l'exprimer,
L'ennui bas de leur front fermé.

Dans la grise fièvre des heures
Où le fantoche humain se leurre
D'apparence et de mouvement,
Ils trahissent risiblement
L'espoir, qui malgré tout leur reste,
D'être *plus Grands* dans *plus de Gestes !*

LE MONDE EN ENFANCE

Ce sont des gens de notre monde,
Des gens à *Culture* profonde
Pour notre Monde Cultivé,
Gens à l'esprit fin, avivé...
Jusqu'à myopir un peu, je pense,
Dans la recherche des nuances.

Ce sont des gens touchants et doux ;
Ils sont là beaux, ils sont là tous,
Et leur tout menu babillage
En des grâces d'enfantillage
Se pâme incomparablement :
« Un rien bien dit est si charmant! »

. . . .

Pendant ce temps, quelqu'un leur joue
Des musiques, qui font la moue
Comme un enfant, et leurs esprits
D'auditeurs se sentent ravis
De ces toutes petites choses
Pleines d'Idée à faible dose.

On nous y raconte, je crois,
Ceci : qu' « Il était une fois
— Symbole de simplesse insigne ! —

Un monsieur pêcheur à la ligne,
Qui vit un bleu martin-pêcheur. »
Et... c'est tout ! — Mais quelle fraîcheur !

Du pianiste le jeu s'embrouille
Dans un glou-glou d'eau qui gargouille,
Et cela vous passe partout
Comme un chatouillis dans le cou,

Et, sans emphase, doucement,
Quelqu'un susurre : « Oh ! c'est troublant ! »

. . . .

Les femmes ont des teints étranges
De faïences pour petits-anges,
Tandis que messieurs frais navets
Leur roulent des yeux blancs lavés,
Et les cils et les chevelures
Contrastent comme par gageure.

O mon fils, aie en sainte peur
De donner ton corps ou ton cœur
Aux doigts fins de femmes pareilles,
Toi dont la jeunesse vermeille
A pris au soleil des vieux ans
L'amour brutal des rêves grands !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement pour le lecteur 5
Note I 11
Note II 13

Liminaire

Ainsi la douce vieillerie. 17

Les choses sages

La Calèche de tante Inès. 21
La paix au village 25
La nouvelle église 29
Le jardin de la vieille fille 33
La maison vide 37
La place Sainte-Radegonde 41
Le parloir gris. 45
Jour sur semaine 49
Le couvent des Dames blanches 55
La cloche du collège. 59

Leurs gens tout simplement

Les enfants au salon. 65
La Veillée au berceau 69
Les dames au parc 73
La petite maîtresse de musique 77
Celui qui sait les choses. 83

Leurs gestes

En parlant de l'Empire. 91
Le lot de la charmille 95
Le fauteuil de Monseigneur. I. — *Dans l'ombre* . 99
II. — *Le geste*. . . 101
III. — *Le Signe* . . 103
Le vieux de la terre 105
Mois de Marie. 109

Deux Satires — Pas plus —

Le monde en cadence 115
Le monde en enfance 119

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne)